

michèle burdino vasseur

la complainte du destin

roman



Michèle Burdino Vasseur

La complainte du destin

Ombres chinoises

© Michèle Burdino Vasseur, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2009-1

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Les chevaux souffrent dans la montée rude et pierreuse, les nuages s'amoncellent là-haut, annoncent le tonnerre et la foudre, les bêtes piaffent d'énervement.

L'attelage est d'un seul coup contrarié dans son élan. Les chevaux se cabrent, on entend des vociférations, des cris s'échappent de l'intérieur de la calèche.

Austère, exaspéré, mauvais, le regard de l'homme angoisse la jeune fille. Saisie par la manche de son vêtement, traînée vers la portière qu'on a ouverte, précipitée à terre, elle est jetée comme on le fait pour un ballot indésirable, sans valeur et qui encombre. Elle trébuche et tombe, empêtrée dans les plis de sa robe, embarrassée de son fardeau.

Cependant, la voiture s'ébranle, avance, prend de la vitesse malgré l'escarpement. L'orage qui menaçait éclate en avalanches de grêle. Les éclairs zèbrent le ciel. Un coup de tonnerre explose tout près. Les chevaux hennissent, affolés, prennent le mors aux dents, insensibles et sourds aux hurlements du cocher. Le feu du ciel est déchaîné, la foudre s'est abattue sur les sapins là-haut.

La pluie déversée en cataractes ruisselle de sa frange sur le visage de la petite, ses habits collent le long de son corps. Parvenue à se relever, elle s'efforce de courir dans le sillage de la voiture, les pierres du sentier blessent ses pieds mal protégés par le cuir de ses fins souliers, dès lors elle se résigne à l'inévitable.

Immobile, hagarde, droite et fière dans sa robe trempée, elle suit des yeux la voiture qui s'éloigne et serre contre son sein le paquet qu'on lui a confié.

Elle ne sait pas, la petite servante à qui sa maîtresse a remis ce qu'elle a de plus cher, que les autres vont au-devant de la mort tandis qu'elle y échappe.

Première partie

Chaque fois qu'il penserait à ces événements, il se sentirait coupable. À celui qui n'a rien à se reprocher, la vie doit être douce.

Kaïfen Année 1125

Li quitta le pavillon principal avec bonheur et soulagement.

Le repas avait été épuisant, copieux, trop arrosé . Les propos de table, d'abord superficiels et légers, avaient dégénéré. Ce qui aurait dû n'être que fête et divertissements, conversations légères, plaisirs sincères des mets, du vin chaud et des alcools, s'était mué au fil des heures en rituels rudimentaires. Hauts dignitaires et riches commerçants rivalisaient d'hyperboles, de métaphores approximatives et de dialectique incertaine. Pour finir, ce n'avait été que débats houleux, bruyants, émaillés de plaisanteries risquées, chacun se rengorgeant, se haussant du col. Il en avait soupé jusqu'à ce qu'une nausée persistante lui fît quitter la place.

Il pénétra dans l'un des petits kiosques disséminés dans le jardin. Il songea qu'un esprit malin les avait imaginés pour des rendez-vous amoureux et discrets, cependant lui n'avait que l'espoir de se reposer un moment.

Le doux froufrou d'une soie froissée alerta ses sens engourdis.

Il scruta la galerie plongée dans la pénombre. Une silhouette s'évanouissait là-bas. Piqué par la curiosité, réveillé par ce danger qui planait, il pressa le pas.

Une main le happa au détour du corridor et l'entraîna dans un cabinet secret. Renversé sans ménagement sur des coussins moelleux, il eut à peine le loisir de contempler le plafond décoré de bois dorés. La silhouette, soudain matérialisée en une figure féminine joliment effrontée, s'installa à califourchon au dessus de lui. Une jeune femme espiègle le frappait de son éventail, il sourit à son ravissant visage pâle, à ses pommettes rehaussées de

rouge, à ses sourcils peints dont l'arc délicat soulignait des yeux brillants.

Comme elle dégrafait sa ceinture brodée, il écarta la petite veste courte et passa ses mains sous sa longue robe de soie vermillon, ses ongles glissèrent le long du dos, du haut jusqu'en bas, et elle gémit de plaisir. Son chignon, mal retenu par des peignes tout incrustés de perles, se défit et ses cheveux se déroulèrent, inondant son visage. Il caressa la taille qui se cambra, puis passa ses deux mains en coupe sur les seins menus dont les pointes se dressèrent. Comme elle saisissait sa tige de jade, il la sentit se durcir malgré sa fatigue. Alors elle commença la joute amoureuse, alternativement de droite et de gauche, sans ménager ses coups. Quand il fut certain qu'elle avait pris son plaisir, il s'endormit comme une masse.

*

C'est au palais qu'il a rencontré dame Zhao.

Comme il est « premier magistrat », il accède à sa guise à la Bibliothèque Impériale. Il en sortait, un jour, les bras chargés de rouleaux, et pliant sous leur poids. Il lui fallait les consulter à loisir et il pensa à l'un des cabinets situés à l'extrémité du grand vestibule.

C'est alors que l'attira le son d'une viole. Les cordes en étaient touchées gracieusement, il fut charmé et s'arrêta quelques secondes pour écouter.

Mû par la curiosité, il gagna le jardin. Dans une sorte de pavillon miniature se révéla le tableau le plus aimable qui fût. De surprise il laissa choir quelques rouleaux qu'il ne rattrapa qu'à grand peine.

Une jeune femme assise sur un tabouret bas, tenait entre ses bras l'instrument. Une aura scintillante émanait de toute sa personne. Elle éclata de rire devant sa maladresse mais continua de jouer. En même temps elle fredonna:

*Les flots effacent le souvenir
Des grands hommes d'autrefois
La houle effrayante lacère le rivage
Berceau des héros de jadis*

Il retint malhabilement les rouleaux, le menton posé sur celui du dessus et se déclara étonné qu'elle connût un texte patriotique.

— Les jeunes femmes préfèrent d'habitude les chansons d'amour ! continua-t-il en s'approchant.

Puis il s'interrompit.

— Pardonnez-moi, je suis le Magistrat Li !

Elle continuait de sourire.

— Je sais qui vous êtes !

Et comme il se contentait de la considérer sans plus mot dire, elle ajouta, hardiment:

— Je m'appelle Dame Zhao. Je suis nouvelle venue au Palais. L'une des filles de l'empereur veut travailler le chant et la musique. On m'a fait venir ! En fait je suis la petite cousine d'une suivante de l'Impératrice .

Elle n'était donc pas une courtisane. Li en soupira d'aise.

— Vous avez dû quitter votre famille ?

Elle baissa les yeux, un petit rire au coin des lèvres. Elle n'en était donc pas attristée.

Rasséréni il s'étonna:

— Allez-vous enseigner ces chants guerriers à la fille de l'Empereur ?

L' idée l'enchantait.

— Oh non ! Je chante ici pour mon plaisir. Mais je connais aussi des poèmes sur la tristesse de la séparation et les chagrins d’amour !

Et d’une voix tendre, elle psalmodia :

Tu parles de venir chaque nuit

Je pince le luth, esseulée

Quand le chant prend fin

Assise solitaire à la minuit

Je verse des pleurs

Et l’horizon bleuit

En tant qu’adepte de Confucius, le juge jugea à part soi ces paroles vraiment mièvres. Mais la jeune femme était si adorable qu’il ne songea pas à la critiquer ouvertement.

— Que faites-vous avec tous ces livres ? demanda-t-elle d’une voix mutine. Vous avez donc le temps de lire ? J’aurais cru qu’un Magistrat impérial faisait fi de ce genre de délasserment.

— Mais, ce genre de délasserment, comme vous dites, est très utile ! J’ai à juger un cas difficile, et je cherche des conseils dans les écrits de nos grands penseurs. Des conseils ou des solutions peut-être !

Il fit une pause, pour connaître le degré de son intérêt. Trop jolie pour supporter de s’ennuyer, trop impertinente pour des concessions. Or, à sa surprise, elle questionna :

— Les grands Penseurs ? Lesquels ? Confucius ? LaoTseu ? Bouddha ? Wang Wei ?

— Vous connaissez Wang Wei ! fit-il ébahi. Puis il réfléchit qu’elle avait forcément étudié les philosophes en même temps que les poètes.

Pourquoi ne pas lui faire partager ses doutes ? Peut-être après tout serait-elle un bon mentor ? Il posa ses rouleaux à terre et approcha un tabouret.

— Je dois juger un cas subtil, dit-il en s'asseyant. Un surveillant de quartier accuse un père de famille.

Il fit une pause pour réfléchir et continua, la voix songeuse :

— Ce pauvre homme a sauvé de sa maison en flammes sa femme et ses enfants, plutôt que son père et sa mère, comme le lui ordonnent les préceptes des Anciens. Je suis hélas obligé de tenir compte de cette accusation. J'espère trouver dans nos vieux écrits quelques cas semblables, dont la résolution me conforterait dans la décision que je vais prendre.

Elle haussa les épaules et Li, fasciné par le dessin du cou délicat émergeant de sa veste verte, oublia le problème à résoudre. Deux peignes dorés ouvragés retenaient ses cheveux lisses.

Il eut de la peine à avaler sa salive.

— Je me demande pourquoi cela pose un problème ! fit-elle rêveusement.

Elle releva les mains, et en effleurant les cordes de son instrument, ses manches dévoilèrent des avant-bras de la couleur du jade.

— Ne vaut-il pas mieux sauver les jeunes, plutôt que les vieilles personnes ?

Li revenu sur terre rit de son impertinence .

— Oh ce n'est pas l'opinion courante ! La considération pour les parents est ce qui paraît le plus important dans notre pays ! Vous savez bien que l'ordre moral, qui est si puissant dans notre société, repose sur le respect dû aux supérieurs, aux aînés, aux parents.

— Mais en quoi s'agit-il de respect ? ou d'absence de vertu ? J'imagine qu'il ne pouvait pas sauver toute sa famille ! D'ailleurs si cela se trouve, il n'a même pas eu à choisir ! Il n'a fait que ce qu'il a pu. Il a trouvé tout de suite sa femme, avec les enfants, les a sortis en lieu sûr, et vlan, juste au moment où il revenait, la maison s'est écroulée !